

MARIE et JEANNE

J'ai connu mes deux grand mères Marie et Jeanne, nées en 1882 et 1883. Mes deux grand-mères se détestaient, tout cela pour dire que chez Marie, mère de Papa, je ne me sentais pas aimée.

Forton était son nom de jeune fille. Elle était la cousine de Louis Forton « les Pieds Nickelés », dessinateur et scénariste du journal « l'Epatant » ancêtre de la bande dessinée créée en 1907.

J'étais en pension chez Jeanne chaque fois que Maman accouchait. (J'ai trois petites sœurs) et là je retrouvais les jouets que Mémé m'avait achetés : un baigneur de 35 cm en celluloïd et un autre de 50 cm que je pouvais faire marcher et que je retrouvais lorsque Maman accouchait à nouveau. C'était en 1943. A la maison, il n'y avait aucun jouet, faute de moyens.

Jeanne, la mère de Maman, surnommée « Mémère Jean » était de l'Assistance Publique. Elle y fut déposée par une comtesse (sa maman) qu'elle a été en mesure de rencontrer à sa majorité : 21 ans, ce qu'elle a refusé, âge auquel elle quittait sa tutelle avec une dot laissée par sa mère.

Ma grand-mère ne me câlinait pas, mais elle me faisait des brioches, dont le goût et l'odeur sont encore présents à mon palais et que je recherche toujours ce qui reste mon critère de qualité du goût chaque fois que je m'offre une viennoiserie en boulangerie ou pâtisserie.

Jeanne était donc ma grand-mère »à moi », dite Mémère Jean qui n'a jamais eu la garde de mes autres sœurs et frère.

Elle vivait à la fois en ville dans une petite maison mais aussi en campagne à 10 minutes de marche où elle louait une grange et deux champs, dont l'un jouxtait la ville, car elle avait des vaches.

Des vaches que parfois je gardais : la Caillette, la Rousse, la Blonde et la Noiraude. J'en avais peur, alors je me cachais dans les hautes herbes de juin parmi les marguerites et comme je ne les voyais plus, je pensais qu'elles ne me voyaient pas et je les oubliais. Deux fois par jour Mémère allait les traire. L'été la traite se faisait en plein champ et nous repartions à la maison avec les seaux de lait.

Je crois me rappeler qu'elle avait une écrémeuse à la maison dans la même pièce que la baratte et une fois par mois elle faisait du beurre et même du camembert qu'elle mettait sur le rebord de la fenêtre de la grange, à sécher.

J'avais pour mission de tourner cette sorte de tonneau : la baratte afin de voir apparaître ces grosses gouttes de beurre. C'était long et dur : j'avais 6 ans !

Avec une spatule de bois elle recueillait ces pétales de beurre dans un moule en bois, ovale, dentelé qui s'ouvrait sur le côté. Dans le fond était gravé une vache en creux ! En compensation de ce travail elle m'embarquait dans un rêve où nous aurions un cheval et une carriole pour se promener, et j'y croyais fermement car elle réalisait toujours ce qu'elle me promettait.

Très tôt le matin elle quittait la maison pour aller à ses vaches. Elle marchait toujours à grandes enjambées, sans s'arrêter à droite ou à gauche, sur cette route macadamisée, bordée de petites maisons avec courettes devant.

Elle était assez fière, bien qu'habillée en fermière avec blouse et sabots. Elle semblait toiser les autres (sa taille le lui permettait !) tant elle se tenait droite.

Pour changer d'herbage, c'est au pas des vaches que nous avançons vers la ville, à leur rythme. Nous avons le temps de dire un petit bonjour au bourrelier tandis que les vaches pénétraient docilement en ville en direction de la ruelle Catinat.

J'ai bien précisé que Mémère Jean louait une grange. J'y ai dormi dans le foin stocké en haut pendant 2 ou 3 nuits à l'annonce du débarquement. De ces nuits dans le foin, j'en garde encore aujourd'hui l'odeur. Toute seule parmi les ballots pendant que Mémé faisait le guet, je me sentais perdue dans cette immense grange.

Elle déménageait souvent, et dans l'une de ses dernières demeures elle avait fait faire sa salle à manger en bois noir.

Après avoir été fermière, et pour cause, elle avait appris le métier dans son adolescence où elle était placée en ferme, elle était devenue femme d'affaires : elle achetait des fermettes et des maisons qu'elle retapait. Elle passait beaucoup de temps chez le notaire, étonné de constater combien elle connaissait les lois qui régissaient le fermage, l'achat et la vente de fermettes comme de maisons.

J'ai compris depuis pourquoi elle revêtait parfois manteau de fourrure, escarpins, sac à main noir vernis et parapluie : elle allait à un rendez-vous chez le notaire.

Elle était en difficulté, voire ne procès avec les fermiers avoisinants qui ne voulaient pas « se faire avoir » par une femme. Une femme qui n'était pas de chez eux.

Très maniaque, je devais très souvent me laver les mains, les essuyer dès que je touchais à la nourriture.

Mes petites sœurs comme moi n'avions pas le droit de nous asseoir par terre, sans qu'elle eut mis un mouchoir ou un chiffon sous notre robe. Il est vrai qu'elle me faisait porter des petites culottes de tissu à pattes bordées de dentelle et fendues au milieu. D'un pull-over à manches longues de son fils, mon oncle de 17 ans, elle avait la fantaisie de couper les manches pour m'en faire des bas.

J'allais à la messe habillée en petit marin : jupe plissée bleu marine et marinière à rayures bleues et blanches à grand col marin dans le dos. Elle revenait me chercher, cela se faisait en cachette de Papa, car elle envisageait aussi de me faire baptiser. En fait j'étais une proie entre eux, ce que j'ai compris bien plus tard.

Les années venant : 2 ans en préventorium, mes études hors du département me confèrent de ma grand-mère et de cette enfance rurale dont il me reste le goût et la passion du jardin.

*Liliane Chevallier*